

# MES LECTURES DU SOIR



## 14. Le roi aux pieds sales

Il était une fois, dans un royaume très loin d'ici, un roi qui ne se lavait jamais. Aussi sentait-il terriblement mauvais, mais personne n'osait le lui dire car il était le roi.

Parfois, le roi partait visiter son royaume avec ses courtisans, ses serviteurs, ses soldats et ses éléphants.

Les gens étaient tellement impressionnés par le faste de sa suite qu'ils ne remarquaient pas la mauvaise odeur, où alors, ils la mettaient sur le compte des éléphants.

Un jour, le roi arriva dans un village qu'il ne connaissait pas. Une petite fille s'approcha de lui pour mettre à son cou une guirlande de fleurs. Le roi lui accorda un sourire royal. La petite fille grimaça en fronçant le nez :

« Pouah ! Tu sens mauvais, dit-elle si fort que tout le monde l'entendit.

- Petite idiote ! Il est notre roi, et notre roi ne sent pas mauvais, s'écria sa mère en la tirant par l'oreille.

- Si ! Il sent mauvais ! insista la petite fille. Tu ne te laves jamais ? demanda-t-elle au roi.

- Et pourquoi me laverai-je ? Te laves-tu ? » demanda-t-il à un courtisan à côté de lui.

Le courtisan dut admettre qu'il se lavait, et même très souvent. Et tous ceux à qui le roi posa la question répondirent la même chose. Le roi se sentit mal à l'aise.

« Aujourd'hui, déclara-t-il, je me lave. Ici et maintenant, dans cette rivière. »

Il y eut un grand remue-ménage et l'on dressa un paravent dans la rivière pour que le roi puisse se laver en paix.

Tout le monde retint sa respiration quand le roi entra dans l'eau.

Mais à peine le courant avait-il emporté les premières bulles de savon que le roi commençait à chanter.

« Il faudra que je me baigne plus souvent, dit-il en sortant de l'eau. Peut-être même dès l'an prochain. »

Il se sécha et enfila de magnifiques vêtements propres.

C'est alors qu'il remarqua que ses pieds étaient à nouveau sales.

Aurait-il pu seulement en être autrement : la berge était couverte de poussière !

Le roi retourna se laver les pieds mais, quand il revint sur la berge, ils étaient à nouveau sales. Il ordonna alors qu'on nettoie la berge, et tout le monde se mit à l'ouvrage.

Alors, le roi ressortit de l'eau mais à peine avait-il fait quelques pas que ses pieds étaient encore plus sales qu'avant. Aurait-il pu seulement en être autrement : la berge détrempée était couverte de boue !

Le roi retourna dans l'eau, se lava les pieds et revint sur la rive, et cela plusieurs fois de suite.

Et il le ferait encore si une fillette (vous aurez deviné laquelle !) n'était pas allée chercher une belle peau de chèvre pour l'étaler sur le sol devant le roi. Celui-ci sortit de l'eau, fit quelques pas, et ses pieds étaient toujours propres. Mais il était arrivé au bord du tapis, et il aurait souhaité pouvoir visiter ainsi tout son royaume.

« Que l'on couvre mon royaume de tapis, ordonna-t-il. Ainsi, mes pieds seront toujours propres. »

À compter de ce jour, le roi eut toujours les pieds propres, mais personne ne vint plus le saluer quand il arrivait : les gens le regardaient de loin, l'air triste. Un an plus tard, il revint à la rivière pour y prendre un nouveau bain. Personne ne vint l'accueillir, mis à part une fillette (dois-je vous dire laquelle ?).

« Pourquoi les gens ne viennent-ils pas m'accueillir ? Et pourquoi sont-ils si tristes ?

- Ils n'ont rien à manger, répondit la petite fille. Tu as recouvert ton royaume de tapis en cuir et plus rien ne pousse.

- Que faire ? dit le roi en regardant pensivement ses pieds propres. Je ne vais tout de même pas me salir les pieds en marchant !

- Une chance que je fasse marcher sur ma tête ! » soupira la fillette. Elle revint quelques instants plus tard avec une paire de ciseaux. Elle découpa le tapis en cuir autour du pied gauche du roi, puis autour du pied droit. Puis, elle lia les petits morceaux de cuir aux pieds du roi avec des lacets de cuir qu'elle noua autour de sa cheville. « Et voilà, dit-elle. Tu as maintenant tes propres morceaux de cuir aux pieds. Et tes pieds resteront propres où que tu ailles. » C'est ainsi que fut faite la première paire de chaussures. Et bientôt, dans le royaume, on découpa les tapis de cuir. Tout le monde eut sa propre paire de chaussures... et les pieds propres.

COLLECTIF, « Le roi aux pieds sales »,  
*Contes des nuits d'été*, 2011



# MES LECTURES DU SOIR



## 15. Le vieillard magicien

Un jour, il y a de cela fort longtemps, un petit vieillard chenu se promenait dans une forêt profonde.

Coiffé d'un large chapeau noir au bord effiloché, il portait dans une main une cruche en terre cuite et appuyait l'autre sur un bâton noueux. Peut-être était-il venu chercher des fraises et des framboises, mais visiblement, il n'avait guère envie d'en cueillir. Accablé par la chaleur, il cherchait un endroit ombragé afin de s'y reposer.

Il arriva ainsi près d'une grosse souche couverte de mousse, ôta son chapeau, essuya son visage trempé de sueur et s'assit.

Peu après, un jeune paysan d'un village voisin vint à passer par là.

« Dieu soit avec toi », fit le vieillard en le saluant.

Pour toute réponse, le paysan grommela quelques mots entre ses dents.

« Écoute, jeune homme, j'ai une soif terrible : n'y aurait-il pas une source par ici ? » demanda le vieillard.

« Je n'en sais rien. Tu n'as qu'à chercher toi-même », rétorqua le paysan, tout en continuant son chemin.

Le vieil homme poussa un soupir, puis frappa trois fois la terre de son bâton noueux et à l'instant même le paysan se transforma en un bel âne robuste. Il bougea les oreilles, agita la queue, puis se mit à braire.

Un moment plus tard apparut un autre jeune homme. À en juger par ses vêtements, il devait s'agir d'un forgeron. Le vieil homme le salua poliment, essuya son front trempé de sueur et s'enquit :

« Ne sais-tu pas s'il y a dans le coin une source ou un ruisseau ? J'ai si soif !... »

Sans même lui adresser un regard, le jeune homme rétorqua :

« Si tu as soif, trouve-toi de l'eau tout seul. Je ne vais certainement pas la chercher pour toi, j'ai autre chose à faire ! »

Le vieil homme soupira de nouveau, et frappa encore trois fois la terre de son bâton noueux. Aussitôt, un âne gris apparut à côté du premier. L'animal remua la tête et par un long braiment, salua son voisin.

Puis tous deux se mirent à brouter les chardons qui poussaient le long du sentier.

Enfin, un troisième jeune homme vint à passer par là. Malgré sa faible corpulence, il portait sur son dos une grosse hache et une corde solide. Il sourit au vieillard et lui adressa un salut chrétien :

« Dieu vous garde, grand-père. Mais que faites-vous ici ? Vous semblez épuisé ! »

« Je te salue aussi, fiston, répondit le vieil homme. C'est que j'ai chaud, vois-tu, même à l'ombre, et que la soif me torture. Ne sais-tu pas s'il y a de l'eau à proximité ? »

« Ici, en haut, je ne pense pas. Mais au pied de la colline, je dois certainement en trouver. Donnez-moi votre cruche, je vais vous la remplir », proposa le jeune homme. Et posant près du vieillard ses outils de bûcheron, il saisit la cruche et se hâta vers la vallée.

Après un long moment, il revint, tout essoufflé, avec la cruche pleine.

Le vieil homme, ravi, avala quelques gorgées, essuya sa bouche et déclara :

« Je vois que tu es venu chercher du bois, mais tu ne me sembles pas bien costaud. Et si je te prêtais ces deux ânes ? »

Le vieillard montra les deux animaux et ajouta :

« N'hésite pas à les charger, ils sont forts et bien nourris. »

« J'accepte volontiers ton offre, répondit le paysan. Mais dis-moi où je devrai les ramener. Je ne sais même pas où tu habites. »

« Ne te fais pas de souci pour cela, reprit le vieillard en souriant. Quand vous serez arrivés chez toi, tu n'auras qu'à les sortir devant la porte. Puis avec une baguette de noisetier, tu les frapperas avec force sur le dos. Surtout, donne-leur un bon coup, n'hésite pas ! Ensuite, ils trouveront leur chemin tout seuls ! »

Le jeune homme promit au vieillard de suivre ses instructions, puis, se dirigea vers les ânes. Il s'assit sur l'un, saisit l'autre par le licou, les fouetta, et s'engagea dans le bois.

Il se retourna encore une fois pour faire un signe au vieillard, mais celui-ci avait disparu. « Eh bien ! pensa le bûcheron, cette eau de source était vraiment vivifiante ! »

Dans le bois, il coupa de nombreux arbres. Puis il lia avec sa corde les troncs élagués, chargea les ânes et prit le chemin du retour. Dans la cour, il entassa le bois, donna à boire aux animaux éreintés et les brossa avec un bouchon. Il alla ensuite chercher dans sa remise une grosse baguette de noisetier avec laquelle il donna à chacun quelques bons coups sur le dos.

Les deux ânes poussèrent un braiment douloureux et, ô miracle ! ils se transformèrent à l'instant même en paysans. Alors, sans un mot, ceux-ci coururent chez eux tout honteux.

Le jeune homme les regarda un instant bouche bée, et éclata de rire : « Quel coquin, ce petit vieillard ! Il avait choisi pour exercer sa magie les deux plus grands égoïstes du village, des garçons qui ne levaient jamais le petit doigt pour aider leur entourage ! C'était bien fait pour eux ! »

Durant tout l'hiver, chaque fois que le paysan ajoutait une bûche dans le feu, il esquissait un sourire débonnaire et pensait :

« Rencontrerai-je encore un jour ce petit vieillard ? »

Peut-être... Et si ce n'est pas le cas, c'est sans doute qu'il use de sa magie dans un autre conte, afin que les gens deviennent attentifs et plus aimables les uns envers les autres.

COLLECTIF, « Le vieillard magicien »,  
*Contes des nuits d'été*, 2011

# MES LECTURES DU SOIR



## 16. Les trois cheveux d'or du diable (1)

Il était une fois une pauvre femme qui mit au monde un fils, et comme il était coiffé quand il naquit, on lui prédit que, dans sa quatorzième année, il épouserait la fille du roi.

À ce moment, le roi passa par le village, sans que personne le reconnût ; et comme il demandait ce qu'il y avait de nouveau, on lui répondit qu'il venait de naître un enfant coiffé, que tout ce qu'il entreprendrait lui réussirait, et qu'on lui avait prédit que, lorsqu'il aurait quatorze ans, il épouserait la fille du roi.

Le roi avait un mauvais cœur, et cette prédiction le fâcha.

Il alla trouver les parents du nouveau-né, et leur dit d'un air tout amical :

« Vous êtes de pauvres gens, donnez-moi votre enfant, j'en aurai bien soin. »

Ils refusèrent d'abord ; mais l'étranger leur offrit de l'or, et ils se dirent :

« Puisque l'enfant est né coiffé, ce qui arrive est pour son bien. ».

Ils finirent par consentir et par lui donner leur fils.

Le roi le mit dans une boîte, et se rendit avec ce fardeau jusqu'au bord d'une rivière profonde où il le jeta, en pensant qu'il délivrait sa fille d'un fiancé dont elle ne voudrait sûrement pas.

Mais la boîte, loin de couler à fond, se mit à flotter comme un petit batelet, sans qu'il entrât dedans une seule goutte d'eau.

Elle continua ainsi à voguer tranquillement et s'approcha d'un moulin.

Un garçon meunier qui se trouvait là par bonheur l'aperçut et l'attira avec un croc ; il s'attendait, en l'ouvrant, à y trouver de grands trésors : mais c'était un joli petit garçon, frais et éveillé.

Il le porta au moulin ; le meunier et sa femme, qui n'avaient pas d'enfants, reçurent celui-là comme si Dieu le leur eût envoyé.

Ils traitèrent de leur mieux le petit orphelin, qui grandit chez eux en forces et en bonnes qualités.

Un jour, le roi, surpris par la pluie, entra dans le moulin et demanda au meunier si ce grand jeune homme était son fils. « Non, sire, répondit-il : c'est un enfant trouvé qui flottait dans une boîte tout près de notre moulin, il y a quatorze ans ; notre garçon meunier l'a tiré de l'eau. »

Le roi reconnut alors que c'était l'enfant né coiffé qu'il avait jeté à la rivière.

« Bonnes gens, dit-il, ce jeune homme ne pourrait-il par porter une lettre de ma part à la reine ? Je lui donnerais deux pièces d'or pour sa peine.

- Comme Votre Majesté l'ordonnera, » répondirent-ils ; et ils dirent au jeune homme de se tenir prêt. Le roi écrivit à la reine une lettre où il lui demandait de se saisir du messenger, de le mettre à mort et de l'enterrer, de façon à ce qu'il trouvât la chose faite à son retour.

Le garçon se mit en route avec la lettre, mais il se perdit et arriva le soir dans une grande forêt. Au milieu des ténèbres, il aperçut de loin une faible lumière, et, se dirigea de ce côté, il atteignit une petite maisonnette où il trouva une vieille femme assise près du feu.

Elle parut toute surprise de voir le jeune homme et lui dit : « D'où viens-tu et que veux-tu ?

- Je viens du moulin, répondit-il ; je porte une lettre à la reine ; j'ai perdu mon chemin, et je voudrais passer la nuit ici.

- Malheureux enfant, répliqua la femme, tu es tombé dans une maison de voleurs, et, s'ils te trouvent ici, c'est fait de toi.

- À la grâce de Dieu ! dit le jeune homme, je n'ai pas peur ; et, d'ailleurs, je suis si fatigué qu'il m'est impossible d'aller plus loin. »

Il se coucha sur un banc et s'endormit. Les voleurs rentrèrent bientôt après, et ils demandèrent avec colère pourquoi cet étranger était là.

« Ah ! dit la vieille, c'est un pauvre enfant qui s'est perdu dans le bois ; je l'ai reçu par compassion. Il porte une lettre à la reine. »

Les voleurs prirent la lettre pour la lire, et virent qu'elle ordonnait de mettre à mort le messager. Malgré la dureté de leur cœur, ils eurent pitié du pauvre diable ; leur capitaine déchira la lettre, et en mit une autre à la place qui ordonnait qu'aussitôt que le jeune homme arriverait, on lui fit immédiatement épouser la fille du roi. Puis, les voleurs le laissèrent dormir sur son banc jusqu'au matin, et, quand il fut éveillé, ils lui remirent la lettre et lui montrèrent son chemin.

La reine ayant reçu la lettre, exécuta ce qu'elle contenait : on fit des noces splendides ; la fille du roi épousa l'enfant né coiffé, et, comme il était beau et aimable, elle fut enchantée de vivre avec lui.

Quelques temps après, le roi revint dans son palais ; et découvrit que l'enfant né coiffé avait épousé sa fille. « Comment cela s'est-il fait ? dit-il ; j'avais donné dans ma lettre un ordre tout différent. » La reine lui montra la lettre et lui dit qu'il pouvait voir ce qu'elle contenait. Il la lut et vit bien qu'on avait changé la sienne.

Il demanda au jeune homme ce qu'était devenue la lettre qu'il lui avait confiée, et pourquoi il en avait remis une autre. « Je n'en sais rien, répliqua celui-ci ; il faut qu'on l'ait changée la nuit, quand j'ai couché dans la forêt. »

Le roi en colère lui dit : « Cela ne se passera pas ainsi. Celui qui prétend à ma fille doit me rapporter de l'enfer trois cheveux d'or de la tête du diable. Rapporte-les-moi, et ma fille restera ton épouse. » Le roi espérait bien qu'il ne reviendrait jamais d'une pareille commission.

Le jeune homme répondit : « Le diable ne me fait pas peur ; j'irai chercher les trois cheveux d'or. » Et il prit congé du roi et se mit en route.

Il arriva devant une grande ville. À la porte, la sentinelle lui demanda quel était son état et ce qu'il savait :

« Tout, répondit-il.

- Alors, dit la sentinelle, rends-nous le service de nous apprendre pourquoi la fontaine de notre marché, qui nous donnait toujours du vin, s'est desséchée et ne fournit même plus d'eau.

- Attendez, répondit-il, je vous le dirai à mon retour. »

Plus loin, il arriva devant une autre ville. La sentinelle de la porte lui demanda son état et ce qu'il savait :

« Tout, répondit-il.

- Rends-nous alors le service de nous apprendre pourquoi le grand arbre de notre ville, qui nous rapportait des pommes d'or, n'a plus même de feuilles.

- Attendez, répondit-il, je vous le dirai à mon retour. »

Plus loin encore il arriva devant une grande rivière qu'il s'agissait de passer. Le passeur lui demanda son état et ce qu'il savait.

« Tout, répondit-il

- Alors, dit le passeur, rends-moi le service de m'apprendre si je dois toujours rester à ce poste, dans jamais être relevé.

- Attends, répondit-il, je te le dirai à mon retour. »

Jacob et Wilhem GRIMM, *Les trois cheveux d'or du diable*, 1812



# MES LECTURES DU SOIR



## 17. Les trois cheveux d'or du diable (2)

De l'autre côté de l'eau, il trouva la bouche de l'enfer.

Elle était noire et enfumée. Le diable n'était pas chez lui ; il n'y avait que son hôtesse, assise dans un large fauteuil.

« Que demandes-tu ? lui dit-elle d'un ton assez doux.

- Il me faut trois cheveux d'or de la tête du diable, sans quoi je ne pourrai pas rester marié avec ma femme.

- C'est beaucoup demander, dit-elle, et si le diable t'aperçoit quand il rentrera, tu passeras un mauvais quart d'heure. Cependant tu m'intéresses, et je vais tâcher de te venir en aide. »

Elle le changea en fourmi et lui dit : « Monte dans les plis de ma robe ; là tu seras en sûreté.

- Merci, répondit-il, voilà qui va bien ; mais j'aurais besoin en outre de savoir trois choses ; pourquoi une fontaine qui versait toujours du vin ne fournit même plus d'eau ; pourquoi un arbre qui portait des pommes d'or n'a plus même de feuilles ; et si un certain passeur doit toujours rester à son poste sans jamais être relevé.

- Ce sont trois questions difficiles, dit-elle ; mais tiens-toi bien tranquille et sois attentif à ce que le diable dira quand je lui arracherai les trois cheveux d'or. »

Quand le soir arriva, le diable revint chez lui. À peine était-il entré qu'il remarqua une odeur extraordinaire. « Il y a du nouveau ici, dit-il ; je sens la chair humaine. »

Et il alla fureter dans tous les coins, mais sans rien trouver. L'hôtesse lui chercha querelle.

« Je viens de balayer et de ranger, dit-elle, et tu vas tout bouleverser ici, tu crois toujours sentir la chair humaine. Assieds-toi et mange ton souper. »

Quand il eut soupé, il était fatigué ; il posa sa tête sur les genoux de son hôtesse, et lui dit de lui chercher un peu les poux ; mais il ne tarda

pas à s'endormir et à ronfler. La vieille saisit un cheveu d'or et l'arracha et le mit de côté.

« Hé, s'écria le diable, qu'as-tu donc fait ?

- J'ai eu un mauvais rêve, dit l'hôtesse, et je t'ai pris par les cheveux.

- Qu'as-tu donc rêvé ? demanda le diable.

- J'ai rêvé que la fontaine d'un marché qui versait toujours du vin, s'était arrêtée et qu'elle ne donnait plus même d'eau ; quelle en peut être la cause ?

- Ah ! si on le savait ! répliqua le diable ; il y a un crapaud sous une pierre dans la fontaine ; on n'aurait qu'à le tuer, le vin recommencerait à couler. »

L'hôtesse se remit à lui chercher les poux ; il se rendormit et ronfla de façon à ébranler les vitres.

Alors elle lui arracha le second cheveu.

« Heu ! que fais-tu ? s'écria le diable en colère.

- Ne t'inquiète pas, répondit-elle, c'est un rêve que j'ai fait.

- Qu'as-tu rêvé encore ? demanda-t-il.

- J'ai rêvé que dans un pays il y a un arbre qui portait toujours des pommes d'or, et qui n'a plus même de feuilles ; quelle en pourrait être la cause ?

- Ah ! si on le savait ! répliqua le diable : il y a une souris qui ronge la racine ; on n'aurait qu'à la tuer, il reviendrait des pommes d'or à l'arbre ; mais si elle continue à la ronger, l'arbre mourra tout à fait. Maintenant laisse-moi en repos avec tes rêves. Si tu me réveilles encore, je te donnerai un soufflet. »

L'hôtesse l'apaisa et se remit à lui chercher des poux jusqu'à ce qu'il fût rendormi et ronflant. Alors il saisit le troisième cheveu d'or et l'arracha.

Le diable se leva en criant et voulait la battre ; elle le radoucit encore en disant : « Qui peut se garder d'un mauvais rêve ?

- Qu'as-tu donc rêvé encore ? demanda-t-il avec curiosité.

- J'ai rêvé d'un passeur qui se plaignait de toujours passer l'eau avec sa barque, sans que personne le remplaçât jamais.

- Hé ! le sot ! répondit le diable : le premier qui viendra pour passer la rivière, il n'a qu'à lui mettre sa rame dans la main, il sera libre et l'autre sera obligé de faire le passage à son tour. »

Comme l'hôtesse lui avait arraché les trois cheveux d'or, et qu'elle avait tiré de lui les trois réponses, elle le laissa en repos, et il dormit jusqu'au matin.

Quand le diable eut quitté la maison, la vieille prit la fourmi dans les plis de sa robe et rendit au jeune homme sa figure humaine. « Voilà les trois cheveux, lui dit-elle ; mais as-tu bien entendu les réponses du diable à tes questions ?

- Très bien, répondit-il, et je m'en souviendrai.

- Te voilà donc hors d'embarras, dit-elle, et tu peux reprendre ta route. »

Il remercia la vieille qui l'avait si bien aidé, et sortit de l'enfer, fort joyeux d'avoir si heureusement réussi.

Quand il arriva chez le passeur, avant de lui donner la réponse promise, il se fit d'abord passer de l'autre côté, et alors il lui fit part du conseil donné par le diable : « Le premier qui viendra pour passer la rivière, tu n'as qu'à lui mettre ta rame à la main. »

Plus loin, il retrouva la ville à l'arbre stérile ; la sentinelle attendait sa réponse : « Tuez la souris qui ronge les racines dit-il, et les pommes d'or reviendront. »

La sentinelle, pour le remercier, lui donna deux ânes chargés d'or.

Enfin il parvint à la ville dont la fontaine était à sec. Il dit à la sentinelle : « Il y a un crapaud sous une pierre dans la fontaine ; cherchez-le et tuez-le, et le vin recommencera à couler en abondance. »

La sentinelle le remercia et lui donna encore deux ânes chargés d'or.

Enfin, l'enfant né coiffé revint près de sa femme, qui se réjouit dans son cœur en le voyant de retour et en apprenant que tout s'était bien passé.

Il remit au roi les trois cheveux d'or du diable. Celui-ci, en apercevant les quatre ânes chargés d'or, fut grandement satisfait et lui dit : « Maintenant toutes les conditions sont remplies, et ma fille est à toi. Mais, mon cher gendre, dis-moi d'où te vient tant d'or, car c'est un trésor énorme que tu rapportes.

- Je l'ai pris, dit-il, de l'autre côté d'une rivière que j'ai traversée ; c'est le sable du rivage.

- Pourrais-je m'en procurer autant ? lui demanda le roi, qui était avare.

- Tant que vous voudrez, répondit-il. Vous trouverez un passeur ; adressez-vous à lui pour passer l'eau, et vous pourrez remplir vos sacs. »

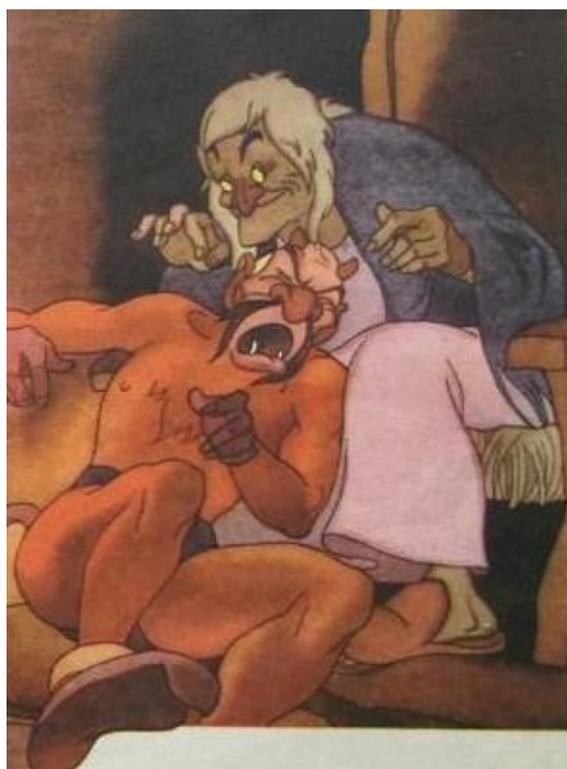
L'avide monarque se mit aussitôt en route, et arrivé au bord de l'eau, il fit signe au passeur de lui amener la barque.

Le passeur le fit entrer, et, quand ils furent à l'autre bord, il lui mit la rame à la main et sauta dehors. Le roi devint ainsi passeur en punition de ses péchés.

« L'est-il encore ?

- Eh ! sans doute, puisque personne ne lui a repris la rame. »

Jacob et Wilhem GRIMM, *Les trois cheveux d'or du diable*, 1812



# MES LECTURES DU SOIR



## 18. Le petit coq et le moulin magique

Il était une fois un petit vieux et une petite vieille qui étaient bien pauvres. Ils n'avaient plus rien du tout à manger, alors, ils allèrent dans les bois ramasser des glands, car on peut manger des glands quand on a grand-faim.

Ils rentrèrent chez eux et se mirent à manger leurs glands.

Bientôt, il ne resta plus qu'un gland sur la table. Mais il roula sur le sol et se coinça dans une fissure.

Quelques jours après, il en sortit un petit chêne qui poussa, poussa, poussa jusqu'au plafond.

La petite vieille dit :

- Grand-père, fais un trou dans le plafond pour qu'il ait la place de pousser. Comme ça, nous ne serons plus obligés d'aller au bois pour avoir des glands.

Le petit vieux fit un trou dans le plafond, il fit même un trou dans le toit et le petit chêne, poussa, poussa, poussa si haut qu'il atteignit le ciel.

La petite vieille dit alors :

- Grand-père, prends un sac, grimpe dans le chêne et cueille les glands. Il n'y a plus rien à manger.

Le petit vieux prit un sac et grimpa dans le chêne. Il grimpa, grimpa, grimpa si haut qu'il atteignit le ciel.

Le petit vieux entra dans le ciel, il regarda autour de lui, il regarda, regarda et que vit-il ? Un petit coq avec une crête d'or assis là et, à côté de lui, il y avait un petit moulin.

Le petit vieux ne fit ni une ni deux, il attrapa le petit coq et le fourra dans son sac, et puis il fourra le moulin.

- Voyez-vous ça, s'écria la petite vieille quand le petit vieux sortit de son sac le coq à crête d'or et le moulin. Mais qu'est-ce que nous allons manger ?

- Ça, je ne sais pas, dit le petit vieux et il tourna la manivelle du moulin. Quelque chose grinça, quelque chose craqua et du moulin tombèrent et des crêpes et des pirojki, et des pirojki et des crêpes, tellement et tellement que le petit vieux et la petite vieille ne pouvaient pas tout manger, même avec l'aide du coq à la crête d'or.

Et désormais, ils firent tous les jours bombance.

Mais longtemps, assez longtemps après, un barine passa par là et il entra dans la chaumière du petit vieux et de la petite vieille.

- Hé ! Braves gens, je veux à boire, dit-il. Et aussi à manger.

La vieille apporta au barine une écuelle de lait et lui moulut des crêpes et des pirojki avec son moulin magique.

- Voyez-vous ça, s'étonna le barine. Grand-mère, vends-moi ton moulin magique.

- Il n'est pas à vendre, répondit la petite vieille en branlant la tête.

- Si tu ne veux pas le vendre, je le prendrai gratis, ricana le barine.

Il s'empara du moulin... et le voilà parti.

Le petit vieux et la petite vieille se mirent à se lamenter, à pleurer, à crier, mais cela ne leur rendit pas le moulin magique.

Le petit coq à crête d'or prit alors la parole :

- Ne pleurez pas, ne vous lamentez pas, je vous rapporterai le moulin.

Et le voilà parti à la poursuite du barine.

Le coq arriva chez le barine, se posa sur la porte de la cour et se mit à crier :

- Cocorico, cocorico, barine, barine, rends le moulin magique !

Le barine l'entendit et ordonna à un domestique :

- Jette ce coq dans le puits !

Le serviteur attrapa le coq et le jeta dans le puits, mais celui-ci dit seulement :

- Petit bec, petit bec, bois toute l'eau.

Et quand le coq eut bu toute l'eau, il s'envola du puits, se posa sur la fenêtre et se mit à crier encore plus fort :

- Cocorico, cocorico, barine, barine, rends moi le moulin magique !

**Le barine se prit la tête dans les mains et cria :**

**- Maudit coq ! Que le cuisinier le jette dans le four !**

**Le cuisinier s'empara du coq, le jeta dans le four brûlant, mais le coq dit seulement :**

**- Petit bec, petit bec, reverse toute l'eau !**

**Et l'eau du puits éteignit le four brûlant.**

**Alors le coq s'envola du four et alla directement dans la salle du château. Et il se mit à crier de toutes ses forces :**

**- Cocorico, cocorico, barine, barine, rends moi le moulin magique !**

**La salle était pleine d'invités et le barine était justement en train de leur montrer le moulin magique. Quand ils entendirent les cris du coq, ils eurent peur et se sauvèrent chez eux.**

**Le barine les suivit et le coq à la crête d'or en profita pour prendre le moulin magique et rentra bien vite chez le petit vieux et la petite vieille.**

**Le petit vieux et la petite vieille furent bien heureux que le coq leur rapporte le moulin magique et ils recommencèrent à faire bombance.**

**Le moulin leur moulait toujours des crêpes et des pirojki, des pirojki et des crêpes et c'est tout ce que je sais et je ne vous en dirai pas plus.**

COLLECTIF, « Le petit coq et le moulin magique »,  
*Contes de nuits d'été*, 2011



# MES LECTURES DU SOIR



## 19. Les trois sous

Quand j'étais jeune, on m'avait placé dans une ferme. À la fin de ma première année de travail, mon maître m'a donné un sou. Je l'ai pris et je l'ai jeté dans le puits en me disant : « Si j'ai bien travaillé, que le sou remonte à la surface. Si j'ai mal fait, qu'il tombe au fond du puits. »

La pièce est tombée au fond du puits.

Je suis donc resté une deuxième année à la ferme, à l'issue de laquelle j'ai reçu un deuxième sou.

Je l'ai pris et je l'ai jeté dans le puits en me disant : « Si j'ai bien travaillé, que le sou remonte à la surface. Si j'ai mal fait, qu'il tombe au fond du puits. »

Cette fois encore, la pièce est tombée au fond du puits.

Je suis donc resté une troisième année à la ferme, à l'issue de laquelle j'ai reçu un troisième sou. Je l'ai pris et je l'ai jeté dans le puits en me disant : « Si j'ai bien travaillé, que le sou remonte à la surface. Si j'ai mal fait, qu'il tombe au fond du puits. »

Et les trois pièces sont remontées à la surface...

Mon argent en poche, je suis parti parcourir le monde, et j'ai rencontré une souris qui m'a dit :

- Donne-moi un sou pour que je puisse payer mes impôts. Un jour, je te rendrai service à mon tour.

« Pour acheter du pain et du sel, j'ai bien assez de deux sous, pensai-je, je me passerai de vin. » Et j'ai donné un sou à la souris.

Peu de temps après, j'ai rencontré une écrevisse qui m'a dit :

- Donne-moi un sou pour que je puisse payer mes impôts. Un jour, je te rendrai service à mon tour.

« Pour acheter du pain, j'ai bien assez d'un sou, pensai-je, je me passerai de sel. » Et j'ai donné un sou à l'écrevisse.

Mais tout de suite après, j'ai rencontré un scarabée qui m'a dit :

- Donne-moi un sou pour que je puisse payer mes impôts. Un jour, je te rendrai service à mon tour.

« Je trouverai toujours quelqu'un de généreux qui me donnera à manger, pensai-je, je peux me passer d'argent. » Et j'ai donné mon troisième et dernier sou au scarabée.

J'ai poursuivi ma route et je suis arrivé aux portes d'un palais.

Le roi de ce pays avait une fille dont la tristesse était si profonde qu'elle ne souriait jamais. Il avait donc fait annoncer que celui qui guérirait la princesse et parviendrait à la faire rire recevrait sa main et la moitié de son royaume.

« Je n'ai pas un sou en poche, mais peut-être pourrais-je faire rire la princesse », pensai-je. J'ai appelé mes trois amis : la souris, l'écrevisse et le scarabée.

J'ai demandé à ce dernier de jouer de la musique, et à la souris et à l'écrevisse de danser. Ce fut un spectacle si drôle que la princesse mélancolique rit aux éclats.

Mais elle ne fut pas la seule : le roi rit également, ainsi que toute la cour. Quant à mes amis et moi-même, nous étions, nous aussi, très gais. J'ai épousé la princesse, sans un sou en poche. J'ai vécu comme un seigneur. J'ai gouverné avec sagesse. J'ai soulagé les pauvres et j'ai aimé mes sujets, du plus humble au plus riche.

COLLECTIF, « Les trois sous », *Contes de nuits d'été*, 2011

# MES LECTURES DU SOIR



## 20. Le petit Chaperon rouge

Il y avait une fois une bonne petite fille, aimée de tous ceux qui la voyaient, mais surtout de sa grand'mère, qui ne savait rien lui refuser. Celle-ci lui fit présent d'un petit chaperon de velours rouge, et, comme il lui allait très bien, et qu'elle ne s'habillait plus autrement, on l'appela le petit Chaperon rouge.

Un jour sa mère lui dit :

- Viens, petit Chaperon, voici un morceau de gâteau et une bouteille de vin, porte-les à ta mère-grand ; elle est faible et malade, cela lui fera du bien. Mets-toi en route avant qu'il fasse trop chaud ; et quand tu y seras, va bien gentiment ton chemin sans courir à droite et à gauche ; autrement tu tomberais, la bouteille se casserait et la grand'mère n'aurait plus rien. Quand tu entreras dans sa chambre, n'oublie point de dire bonjour, et ne commence pas par aller fureter dans tous les coins.
- Je suivrai bien vos recommandations, dit le petit Chaperon à sa mère et elle lui donna sa main.

Mais la grand'mère demeurait là-bas dans le bois, à une demi-heure du village. Quand le petit Chaperon entra dans le bois, le loup vint à sa rencontre. Comme elle ne savait pas quelle méchante bête c'était, elle n'en eut pas peur.

- Bonjour, petit Chaperon, dit-il.
- Grand merci, loup.
- Et om vas-tu, de si bon matin, petit Chaperon ?
- Chez mère-grand.
- Et que portes-tu sous ton tablier ?
- Un gâteau et du vin. Hier nous avons cuit, et je porte à la pauvre vieille mère-grand de quoi lui faire du bien et la fortifier un peu.
- Petit Chaperon, où demeure ta grand-mère ?

- À un bon quart d'heure de lieue d'ici, dans le bois ; sa maison est sous les trois grands chênes ; au bas sont les haies de coudres, tu verras bien, dit le petit Chaperon.

Le loup pensait en lui-même : « Elle est jeune, elle est tendre, ce sera un bon morceau, bien meilleur que la vieille ; il faut m'y prendre adroitement pour les happer toutes les deux. »

Il chemina un instant près du petit Chaperon et il lui dit :

- Petit Chaperon, vois donc partout les belles fleurs ; pourquoi ne regardes-tu pas autour de toi ? N'entends-tu pas comme les oiseaux chantent bien ? Tu vas droit devant toi comme si tu allais à l'école, tandis que c'est si amusant de jouer dans le bois.

Le petit Chaperon leva les yeux et, quand elle vit que tout était plein de si belles fleurs et que les rayons du soleil dansaient ça et là à travers les branches, elle se dit : « Si j'apportais à grand-mère un bouquet frais cueilli, cela lui ferait plaisir aussi. Il est de si bonne heure que j'arriverai encore à temps. »

Elle quitta le chemin pour entrer dans le fourré, et se mit à chercher des fleurs. Quand elle en avait cueilli une, il lui semblait que plus loin il y en avait une plus belle ; elle y courait et s'enfonçait de plus en plus dans le bois.

Pendant ce temps-là, le loup alla droit à la maison de la grand'mère.

Il frappa à la porte.

- Qui est là ?

- Le petit Chaperon, qui apporte un gâteau et du vin. Ouvrez.

- Appuie seulement sur la clenche, cria la grand'mère, je suis si faible que je ne peux pas me lever.

Le loup pressa la clenche, la porte s'ouvrit, et le rusé, sans dire un mot, alla droit au lit de la grand'mère et l'avalala. Puis il passa ses vêtements, mit ses coiffes, se coucha dans le lit et ferma les rideaux.

Le petit Chaperon avait continué de chercher des fleurs. Quand elle en eut tant cueilli qu'elle n'en pouvait porter davantage, elle repensa à la mère-grand et se remit en route. Elle s'étonna de trouver la porte

ouverte. À son entrée dans la chambre, tout lui sembla si singulier, qu'elle se dit : « Ah ! mon Dieu, comme j'ai le cœur serré aujourd'hui, moi qui suis si heureuse ordinairement chez la grand'mère. »

Elle dit bonjour, mais ne reçut pas de réponse. Elle alla vers le lit et ouvrit les rideaux. La grand'mère était couchée, ses coiffes rabattues sur sa figure et elle avait l'air tout drôle.

- Eh ! grand'mère, que vous avez de grandes oreilles !

- C'est pour mieux t'entendre.

- Eh ! grand'mère, que vous avez de grands yeux !

- C'est pour mieux te voir.

- Eh ! grand'mère, que vous avez de grandes mains !

- C'est pour mieux te saisir.

- Eh ! grand'mère, que vous avez une horrible bouche !

- C'est pour mieux te manger.

En disant ces mots, le loup sauta du lit et goba le pauvre petit Chaperon rouge.

Lorsque le loup eut apaisé son vorace appétit, il se recoucha, s'endormit et se mit à ronfler tout haut.

Le chasseur passait par là ; il pensa : « Comme la vieille ronfle ! Voyons si elle n'a besoin de rien. »

Il entra dans la chambre et, s'approchant du lit, il vit que le loup y était couché.

- Te voilà enfin, dit-il, vieux pécheur ! Il y a longtemps que je te cherche.

Il allait mettre en joue sa carabine, quand il songea que le loup pourrait bien avoir mangé la mère-grand, et qu'il serait encore temps de la sauver. Au lieu de faire feu, il prit des ciseaux et commença de découdre le ventre au loup endormi. Après qu'il eut donné deux coups de ciseaux, il vit briller le petit Chaperon rouge ; deux nouveaux coups, et la fillette sauta dehors en s'écriant :

- Ah ! quelle peur j'ai eue ! comme il faisait noir dans le corps du loup !

Puis vint la vieille grand'mère encore vivante, mais à peine pouvait-elle respirer.

Le petit Chaperon rouge ramassa vite de grosses pierres, et ils en remplirent le ventre du loup. Quand le compère s'éveilla, il voulut sauter à bas du lit ; mais les pierres étaient si lourdes qu'aussitôt il retomba : il était mort.

Tous trois furent bien contents ; le chasseur prit la peau du loup et l'emporta ; la mère-grand mangea le gâteau et but le vin que le petit Chaperon avait apportés, et elle retrouva ses forces ; mais le petit Chaperon rouge se dit : « De ta vie tu ne t'écarteras plus de ta route pour courir dans le bois, quand ta mère te l'aura défendu. »

On raconte aussi qu'une fois que le petit Chaperon portait à sa mère-grand une autre galette, un autre loup lui parla et chercha à la détourner de son chemin. Le petit Chaperon se garda bien de l'écouter. Elle suivit sa route tout droit et dit à sa grand'mère qu'elle avait rencontré le loup, qui lui avait souhaité le bonjour, mais qui l'avait regardée avec des yeux terribles.

- Si ce n'avait été sur le grand chemin, il m'aurait mangée.

- Viens, dit la mère-grand, nous allons fermer la porte, de peur qu'il n'entre.

Bientôt le loup frappa en criant :

- Ouvrez, grand'mère, je suis le petit Chaperon rouge et je vous apporte une galette.

Elles se turent et n'ouvrirent pas. La tête grise rôda quelque temps autour de la maison et finit par sauter sur le toit. Il voulait y attendre le départ du petit Chaperon ; il l'aurait suivie et mangée dans l'ombre.

Mais la grand'mère comprit ce qu'il avait dans la pensée. Comme il y avait devant la maison une grande auge de pierre, elle dit à la petite fille :

- Prends le seau, petit Chaperon ; hier j'ai fait cuire des saucisses, va verser dans l'auge l'eau où elles ont cuit.

Le petit Chaperon charria tant d'eau que la grande auge en fut pleine.

L'odeur des saucisses montait au nez du loup ; il reniflait et guignait en bas.

Enfin il allongea tant le cou qu'il ne put se tenir et commença de glisser.

Il glissa si bien du toit, qu'il tomba dans la grande auge et s'y noya.

Le petit Chaperon retourna joyeuse chez elle, et personne ne lui fit de mal.

Jacob et Wilhem GRIMM, traduction de Charles DEULIN,  
*Le petit Chaperon rouge*, 1878

